

Stefan ÇAPALIKU (ALBANIE)

QUELQU'UN DE PASSAGE

traduit de l'albanais
Par Edmond Tupja

1

La première pensée qui l'effleura, ce fut de se remettre debout dans ce drôle d'endroit où il était tombé, à moins qu'on ne l'y eût déposé. Mais ce n'était pas facile. Il essaya d'abord de se relever en s'appuyant sur les coudes et en repliant les genoux sous le ventre, mais il versa de côté et retomba sur le dos. Il voulut ensuite essayer d'une autre manière, mais n'y arriva pas non plus. Il se sentait fatigué, épuisé même. C'est alors seulement qu'il tenta d'ouvrir les yeux et se rendit ainsi compte de se trouver sous un ciel immense. Il n'avait pas dû dormir longtemps car, à son réveil, il constata une fois de plus qu'il était dans un espace presque illimité. Il regarda le firmament et le rose du soleil couchant qui le traversait de bout en bout. Maintenant, se sentant mieux, il refit les mêmes mouvements que la première fois. Il replia les genoux sous le ventre, appuya fortement sur ses mains posées à plat et se remit enfin debout. C'était merveilleux ! A présent il voyait bien que le terrain où il avait fini par atterrir, était une très belle prairie, semblable à celle dont il rêvait depuis plusieurs mois. Ensuite, il s'aperçut qu'en fait cette prairie n'était pas aussi étendue qu'elle lui avait paru quand il y restait couché et que, quelque part à gauche, elle confinait à une route carrossable. C'était magnifique ! Il leva les bras et comprit qu'il pouvait s'en servir pour garder l'équilibre. C'était formidable ! Il ne fit ainsi, dans la posture d'un crucifié, que deux ou trois pas, car quelque chose comme un serpent se glissa entre ses jambes, s'y enroula en serrant très fort, et il tomba. Cette fois, il se trouvait à un endroit humide. Mais il savait déjà très bien comment faire pour se remettre debout et ne perdit pas son temps. Il se releva et, pour la première fois de sa vie, conçut un doute au sujet de la maudite entrave qui l'avait fait tomber. Il baissa les yeux et avisa quelque chose comme une corde qui lui pendait au ventre. Il cracha par terre et jura autant qu'il le put, mais à mi-voix. C'était son cordon ombilical qu'il avait complètement oublié. Il aurait dû s'en occuper dès le début, quand il était encore couché par terre, mais, malheureusement, le miracle de la position debout avait obnubilé sa pensée. Il réagit aussitôt en le saisissant avec délicatesse pour se l'attacher autour de la taille. Maintenant il pouvait marcher librement, sans s'inquiéter de rien.

L'horizon était devenu encore plus rose, passant presque au rouge pâle. Ce détail fit diversion : l'idée de se laver qu'il avait eue tout à l'heure, venait de quitter son esprit. Cette idée l'avait frôlé quand il était encore couché et qu'il avait eu du mal à se reconnaître tel qu'il était, tout en sang. Au fond, il craignait

d'effrayer ceux qui risquaient de le voir barbouillé de rouge. Il se rappela un mot ancien : « Un spectre rouge hante l'Europe » et il partit d'un grand éclat de rire. Que Dieu nous protège de pareilles bêtises ! Le plus pressant était de trouver un endroit propice où se laver à grande eau pour avoir ainsi l'air décent comme les autres hommes.

Il obliqua à droite et, après avoir fait un bout de chemin, il eut la chance d'atteindre le bord d'un torrent qui coulait on ne sait d'où. L'eau était glacée, mais il n'avait pas le choix. Il se dit qu'un brusque changement de température corporelle n'était pas bon pour la santé, mais il n'avait pas de temps à perdre. Il se lava, se frotta pour autant qu'il put, mais il lui fut très difficile d'enlever les taches de sang séchées. C'est chiant, pensa-t-il. Il risquait de prendre froid sans toutefois arriver à se nettoyer correctement. Il y renonça. Tout, ce jour-là, semblait aller de travers pour lui. Le soleil s'était couché, il ne pouvait donc plus profiter de ses rayons pour se sécher et, naturellement, la fraîcheur du soir se faisait sentir.

Pris de pitié pour ceux qui l'avaient abandonné, il se mit à plaindre leur sort. Cette fois il s'agenouilla volontiers et pria pour eux. Que Dieu les protège ! Ainsi soit-il ! dit-il à haute voix. Puis il se redressa, leva les bras et se sentit vraiment soulagé. Il avait déjà commencé à ressembler à un être humain au double point de vue corporel et spirituel.

Il obliqua à gauche et chercha du regard la route qu'il avait aperçue tout à l'heure. Il n'eut aucun mal à s'orienter. Tout devenait de plus en plus facile pour lui. C'était merveilleux !

2

Marin Lebef, chef de police d'un des arrondissements les plus problématiques de la ville, venait de sortir de chez lui et pester intérieurement contre le service de nuit qu'il devait assurer une fois par semaine. Son maudit arrondissement se trouvait dans une banlieue peuplée de familles récemment installées et de chemineaux. Au-delà, s'étendaient des champs et des villages, ce qui lui donnait l'impression de n'être ni à la campagne, ni en ville.

Ce sentiment ambigu avait commencé par déteindre sur son caractère. Autrefois, il avait été un élève, puis un étudiant exemplaire. Citadin de père en fils, descendant d'une famille bien élevée traditionnellement catholique, il devenait peu à peu homme pratique, presque pragmatique. Sa métamorphose s'expliquait peut-être par la nature de son travail. En fait, c'était dû moins à la nature de son travail qu'à son échec sur le plan professionnel. Il avait eu des qualités extrêmement précieuses, un flair politique infaillible, des connaissances juridiques assez complètes, et il en avait pris conscience très tôt. Mais dans cette maudite ville on voyait fonctionner un étrange mécanisme. Les personnes élues ou nommées étaient toutes soumises à l'autorité supérieure, elles n'avaient aucune idée propre, toujours promptes à s'aplatir devant toute sorte de

médiocrité et, sans nul doute, à se laisser corrompre très facilement. Il ne leur était jamais commode de garder près d'elles, dans certains bureaux quasi inaccessibles, des gens à l'esprit fertile. Elles peinaient à lire quoi que ce fût et ne regardaient jamais plus loin que le bout de leur nez. En-deçà, si. Elles évoluaient au gré des conjonctures avec la même facilité qu'un caméléon. Oui, un caméléon, parce que, en vérité, leur adaptation était le résultat non pas d'une intelligence exceptionnelle, mais d'un instinct parfait, né et consolidé dans des situations très suspectes.

Marin Lebref retournait tout cela dans sa tête, surtout quand il était de service la nuit et qu'il n'avait pratiquement rien à faire. Ensuite, il pensait à la vie qu'il menait, à ses amis qui, comme lui, avaient fini par devenir de petits fonctionnaires soucieux de travailler pour être à flot, sans plus. Absorbé par ces réflexions, il était arrivé à son bureau et voulut s'informer de la situation. Il demanda si tous les agents étaient déjà à leur poste, s'il y avait eu quelque incident sortant de l'ordinaire, et, s'étant ainsi rassuré que tout était dans l'ordre, monta dans la voiture de contrôle et repartit. Il dit au chauffeur de rouler lentement et de passer d'abord par le centre-ville. Il souhaitait vivement quitter la banlieue, ne serait-ce que pendant quelques minutes. Mais juste au moment où il avait commencé à retrouver un certain calme et que, les yeux mi-clos, il observait les citadins qui, nombreux, rentraient chez eux d'un pas tranquille, lui parvint de sa poche le signal de son talkie-walkie. Il appuya sur le bouton du haut-parleur. Il entendit la voix d'un agent du dernier carrefour de son quartier périphérique.

– J'ai remarqué un drôle de type tout blanc qui rôde entre les immeubles, dit-il, je l'ai suivi un bon bout de chemin, je lui ai crié « Halte ! » à plusieurs reprises, mais je n'ai pas osé tirer. Il avait l'air bizarre. J'ai besoin de renfort. Compris ?

– Compris, lui répondit Martin Lebref plutôt intérieurement qu'à haute voix, et il dit au chauffeur de se diriger vers le dernier carrefour de la banlieue est. Ce n'était pas la première fois que cet imbécile d'agent l'informait de choses étranges. Et chaque fois qu'il s'était rendu sur place avec du renfort, il n'avait rien constaté de suspect. S'il en était encore ainsi, il le licencierait. Peu lui importait ce qu'en diraient ses supérieurs ! Tout compte fait, ils n'avaient qu'à choisir entre cet imbécile d'agent et lui-même. Au moins y trouverait-il un prétexte pour renoncer une fois pour toutes à ce maudit métier !

La voiture avait commencé à rouler vite et, à chaque virage, Marin Lebref se balançait malgré lui. Une fois arrivé, le crissement des freins le rappela à la réalité. Il descendit. Il n'eut pas de mal à rejoindre l'agent au garde-à-vous au coin d'un immeuble.

– Il est là, dit ce dernier à voix basse.

– Où, ça ?

– A l'escalier C de cet immeuble, répondit l'autre, toujours à voix basse.

– Ecoute-moi ! cria Martin Lebref, s'il n'y a personne, sache bien que tu seras aussitôt licencié. Sinon, c'est moi qui m'en irai.

- Oui, chef ! murmura l'agent.

A la tête des autres, Marin Lebref se lança vers l'escalier C. Il sortit son revolver, fit d'un bond irruption dans la cage de l'escalier, les bras tendus et le canon de son arme pointé devant lui. Mais il n'y avait personne. Il se mit à gravir lentement les marches, prudent, et atteignit ainsi le quatrième et dernier étage. Là, il remit son revolver dans l'étui et dégringola l'escalier en vitesse. En bas, il retrouva l'agent en compagnie de son chauffeur.

- Tu es licencié ! lui dit-il, tu rendras ton arme et tes effets demain matin.

- Oui, chef ! répondit l'agent en clignant les yeux.

Le chauffeur se dirigea vers la voiture, Marin Lebref lui emboîta le pas, lorsque l'agent cria à tue-tête :

- Regardez ! Il est là !

Marin Lebref fit vivement demi-tour et, cette fois, il distingua comme un nain à la tête recouverte d'un bas blanc, du moins en eut-il l'impression. Il se rua sur lui en criant plusieurs fois « Halte ! ». Mais ce fut peine perdue. Le nain disparut en un clin d'œil et le chef de police demeura comme frappé de stupeur sur la petite place entre les immeubles.

Il ressortit son talkie-walkie et entra en liaison avec la station de police pour recevoir tous les renforts possibles.

3

L'encerclement de la zone avait duré toute la nuit et, le matin, les agents de police se sentaient fourbus. Marin Lebref ne pouvait pas réclamer de nouveaux renforts, car, apparemment, c'était inutile, l'affaire devant être menée tout autrement. Assis à son bureau, il se mit à rédiger un rapport surtout pour justifier dans une certaine mesure, aux yeux de ses supérieurs, le remue-ménage de la veille. Heureusement, son rapport serait confirmé par les témoignages, sans aucun lien entre eux, de nombre de policiers, qui, malgré l'obscurité, avaient entraperçu l'étrange personnage. Ces témoignages se recoupaient d'ailleurs parfaitement. Tous concordaient à dire d'avoir remarqué une petite silhouette blanche, aux formes humaines, qui se cachait on ne savait où dès qu'ils s'en approchaient en braquant sur elle leurs mitraillettes.

Au moment où il remit son rapport, qui, une fois dactylographié, ne dépassait pas les deux pages, le commissaire de police, l'air soupçonneux, lui recommanda de faire en sorte que les agents ayant participé à l'opération soient très discrets tant que cette histoire n'aurait pas été tirée au clair. Surtout ceux qui n'avaient rien vu de leurs propres yeux, car il était évident qu'à partir d'une description faite par un témoin oculaire, l'imagination du commun des mortels pouvait exagérément transformer les faits. Pour la première fois de sa vie, Marin Lebref trouva que son chef n'avait pas tort.

Il fit aligner l'escadron de la veille et dit sur un ton assez tranchant :

- Aucun de vous, quelles que soient les circonstances, où qu'il se trouve, même dans la plus grande intimité, ne doit souffler mot de l'opération d'hier soir et encore moins de la personne recherchée. C'est un ordre. Celui qui ne l'exécute pas, recevra le plus sévère châtement dont vous ayez jamais entendu parler.

Et il se tut. Puis, ayant donné aux policiers l'ordre de rompre les rangs, il demanda à son chauffeur de le ramener chez lui.

Chemin faisant, il se disait que la police devait suivre une autre méthode, classique celle-là : faire surveiller la zone par des policiers armés en civil. Il lui en fallait au moins cinq. Mais une surveillance pareille, qui pouvait se prolonger pendant trois ou quatre jours, sinon plus, devait être autorisée par le commissaire. Il regretta alors d'avoir rédigé un rapport aussi concis sans souligner davantage le danger social que pouvait présenter la personne recherchée. Depuis très longtemps, il était incapable de rédiger des rapports prolixes.

4

Ayant traversé la route, il fut très étonné de se trouver à proximité d'un bloc d'immeubles. Des mois durant depuis qu'il avait été conçu, il n'avait jamais pensé qu'il serait un jour confronté à une réalité semblable. Il avait toujours imaginé des horizons dégagés, des prairies, forêts, petits chalets, oiseaux, lapins, chevreuils, eaux bleues et, naturellement, des hommes paisibles et plein d'autres choses, elles aussi paisibles.

Là, il fut pris d'une nausée soudaine à la vue des grands murs de briques, des panneaux en béton et des amas d'ordures répandus un peu partout. Il s'abattit de tout son long qui sait combien de fois en trébuchant contre toutes sortes d'objets. Son cordon ombilical s'était dénoué à plusieurs reprises et devenait réellement encombrant. Mais il n'y avait rien à faire, d'autant plus qu'il ne fallait pas y toucher - cela, il le savait bien - en attendant qu'il se détachât tout seul de son ventre au bout de quelques jours.

Ensuite, il avait tenté d'examiner de près les environs et c'est là, juste sur une petite place située entre deux immeubles, qu'il était tombé sur l'homme au képi qui l'avait interpellé à grands cris. Il en avait pris peur et, profitant de sa petite taille, avait réussi à se dérober sans que l'autre s'en rendît compte. Il avait été contraint de se tenir caché un bon moment et d'attendre le départ d'un second homme, qui brandissait un revolver. La vue de cette arme surtout l'avait effrayé. Il en avait entendu parler et les coups de feu ne lui étaient pas du tout inconnus.

Or tout cela n'était rien en comparaison de cette nuit horrible où tout l'endroit avait été encerclé par des hommes au képi semblables à celui de la veille. Dieu seul savait comment il avait pu leur échapper ! Mais, enfin, ils étaient partis le matin et il s'était déjà ressaisi. Ce qui le tourmentait maintenant, c'était une faim dévorante. Il commençait à avoir les jambes flageolantes, les mains tremblantes et de plus en plus mal à la tête.

Il était parvenu fort habilement à se dissimuler sur la toiture en terrasse d'un immeuble, où, au début, il se sentit très bien en contemplant le ciel et les montagnes boisées à l'horizon. Plus tard, il avait été obligé de descendre pour aller chercher de la nourriture. Bref, de se débrouiller tout seul, comme un grand.

5

Les policiers, habitués leur vie durant aux menaces proférées et aux ordres donnés sans arrêt par leurs chefs, n'avaient pas pu s'empêcher de jaser. Notamment ceux qui, comme le commissaire l'avait pensé, n'avaient rien vu cette nuit-là, se mirent à raconter à droite et à gauche qu'ils avaient aperçu, au fin fond de la banlieue, une étrange créature toute rouge, aux dimensions gigantesques, qui se moquait des balles. Apparemment, ceux qui l'avaient vraiment vue, ne demeurèrent pas en reste. Ils essayèrent toutefois de s'en tenir à la vérité en affirmant qu'il s'agissait d'une petite créature, d'un blanc éblouissant, extrêmement rapide, qui apparaissait et disparaissait en une fraction de seconde. D'autres policiers, qui n'avaient rien vu du tout pour n'avoir pas été de service cette nuit-là, désireux comme ils étaient de montrer qu'ils connaissaient bien leur métier, firent circuler une troisième version. A les entendre parler, il s'agirait d'une créature extraterrestre, d'un espion venu on ne savait d'où enlever tel ou tel habitant de la ville. Et l'affaire s'était compliquée.

Deux jours plus tard, le seul quotidien de la ville envoya un journaliste au bureau de Marin Lebreff demander des précisions au sujet des rumeurs répandues. Celui-ci se montra très discret et se retint de se prononcer ouvertement, il voulut même se débarrasser de l'autre en lui disant que ç'avait été une descente habituelle de la police, mais qu'elle s'était soldée par un échec. On recherche toujours la personne en question, avait-il conclu. Toutefois, le journaliste, dans son article, devait, certes d'une manière plus ou moins crédible, rajouter des choses qui abondaient dans le sens des rumeurs. Le lendemain de sa visite au bureau de Marin Lebreff, *Le Messenger* annonçait la nouvelle sous le titre « *Une étrange créature visite notre ville* » avec, pour sous-titre, « *La police, quoique bien informée, ne se prononce pas sur son identité* ».

Bien sûr, les habitants de cette ville étaient très enclins à croire ce que disaient les journaux, surtout ceux qui critiquaient l'administration en place, la police et les tribunaux. Ainsi cette nouvelle ne tomba-t-elle pas dans l'oreille d'un sourd. Désormais, les habitants du quartier périphérique concerné gardaient chez eux la lumière allumée toute la nuit. A l'époque, quelque ivrogne qui habitait au centre-ville fit circuler une blague de son cru au sujet d'un banlieusard qui, craignant d'être attaqué par l'étrange créature, ne se couchait plus la nuit comme de coutume, mais en mettant la tête à la place des pieds, pour que l'autre, croyant lui couper la tête, ne pût lui couper que les pieds. Et ce banlieusard était seul, dans son quartier, à dormir toute lumière éteinte.

6

Quoi qu'il en fût, personne n'avait le cœur à rire, notamment en banlieue. Avec le consentement du commissaire, Marin Lebref envoya, deux jours après, cinq policiers armés en civil surveiller discrètement l'endroit pendant la nuit. Le rapport qu'ils en faisaient chaque matin étaient bizarres. Ils étaient gênés dans leur travail par les habitants mêmes du quartier, qui les regardaient d'un œil suspect. Ainsi, quelques citoyens avaient informé la police que des civils armés rasaient mystérieusement les murs de leurs immeubles. Bref, au lieu de dénicher l'étrange créature et de tirer cette affaire au clair, les cinq policiers en civil n'avaient fait qu'agiter davantage les esprits.

Au bout de quelque temps, les rumeurs finirent par atteindre la capitale. Là, les journaux commencèrent à monter en épingle l'affaire de l'étrange inconnu recherché par la police locale, tant et si bien qu'un jour on vit arriver au commissariat de la ville le ministre de l'Intérieur en personne.

6

Depuis longtemps, le *Lux*, discret et, naturellement, paisible, était un des bars du centre-ville où l'on causait beaucoup plus que l'on ne consommait. A vrai dire, ceux qui s'y réunissaient étaient des gens de bien, j'entends par là des gens exerçant des métiers honorables ou théoriquement honorables. S'y côtoyaient donc écrivains, journalistes, peintres, architectes, musiciens et, à leur ombre, faux écrivains, faux journalistes, faux peintres et d'autres faux intellectuels. S'y retrouvaient également des étudiants et des élèves de terminale qui osaient évoquer ouvertement leur crise existentielle. Là, on discutait de l'âme, on disait pis que pendre de tous les autres écrivains et artistes, ainsi que des rustauds qui avaient commencé à affluer dans la ville, on faisait l'éloge de l'Occident, on se montrait sceptique envers ceux qui rentraient de l'étranger, on jurait de devenir l'homme le plus célèbre des Balkans en l'espace de quelques années, etc., etc. Puis, chacun baissait la tête, fixait la lourde table en bois revêtue de maroquin brun et ânonnait machinalement tout ce que des clients de passage y avaient écrit ou gravé, par exemple, *fuck you* et *all I need is your love*.

Or, même dans ce coin tranquille, où le café était bon marché, on avait fini par apprendre l'histoire du type bizarre de la banlieue. Bien entendu, ce n'était pas là un endroit où l'on pouvait facilement gober certaines choses, surtout si on ne les avait pas vues de ses propres yeux. D'une certaine manière, ici tout le monde était un peu comme Saint Thomas. Cependant, il arrivait très souvent aux plus incrédules eux-mêmes de donner d'un événement des versions encore plus fantaisistes que les plus naïfs.

– Ça pourrait être un extraterrestre, dit Luka, musicien à la retraite et ivrogne invétéré, qui venait dans ce bar juste pour lâcher quelque énormité de ce genre – j'ai vu récemment un court métrage très intéressant sur ce sujet.

– Un *marin* de l'aviation américaine a affirmé être entré physiquement en contact avec un extraterrestre, ajouta Pjetër, le propriétaire du bar. Il était peu loquace

et, comme il y avait longtemps qu'il n'avait pas placé un mot, il jugea opportun d'offrir un café à tous les habitués qui étaient là. C'est-à-dire cinq en tout.

– Il est impossible de le prouver, répliqua à Luka quelqu'un qui n'avait pas du tout suivi la conversation avant la tournée du patron.

– Un extraterrestre ne peut venir chez nous à pied, dit un autre encore, et personne n'a dit avoir vu au ciel quelque soucoupe volante ou quelque autre objet semblable.

– C'est des foutaises, tout ça ! Allez, qui vient prendre un verre ailleurs ? fit Luka en se levant, alors que les autres n'avaient pas encore commencé à boire le café offert par le patron.

7

Mark La mairie était un bel homme toujours tiré à quatre épingles : costume noir, chemise blanche et cravate qu'il changeait tous les jours. Mais ce qu'il privilégiait le plus, c'étaient ses chaussures. Il disait même que Liza Kopi, sa femme, était tombée amoureuse de lui uniquement à cause de ses chaussures. A l'époque, il portait des chaussures de fabrication tchèque ou italienne et il avait l'habitude de s'asseoir à la terrasse d'un des cafés les plus fréquentés de la ville. Mais son raffinement allait encore plus loin. Il raffolait des choses rares et chères. Il connaissait bien les firmes de renommée mondiale et se souciait peu du prix à payer pour tout article griffé tel que les stylos Parker, les rasoirs électriques Philips, les cigarettes Dunhill et les briquets John Player Special. Bref, c'était un vrai dandy.

Sa femme, Liza Kopi, qui était réellement tombée amoureuse de Mark Lamairie à cause de son habillement impeccable (alors qu'il prétendait que c'était tout simplement à cause de ses chaussures), était le type de femme élégante trop présente dans certains lieux publics et ayant le goût du kitsch (mais certainement pas celui du kitsch vulgaire). Elle travaillait comme secrétaire à la Faculté des Lettres et des Langues vivantes et il faut reconnaître qu'elle connaissait quelques langues étrangères, du moins au niveau d'une conversation courante. Quant à son bureau, elle en prenait soin comme de sa propre maison. Elle collectionnait toutes sortes de gadgets et, naturellement, savait très bien se servir de l'ordinateur. A vrai dire, elle avait des jambes bien droites, pas trop minces, juste ce qu'il fallait, et ses cheveux couleur de rouille étaient coupés d'une manière très intéressante. Tout cela et d'autres traits encore la rendaient bien attrayante et même plus.

Il ne manquait à leur couple, et c'était naturellement dommage, que d'avoir des enfants. Mais s'ils n'en avaient pas, ce n'était pas parce qu'ils ne pouvaient pas, ni que l'un ou l'autre présentait quelque défaut génétique, mais tout simplement parce qu'ils ne voulaient pas, et cela semblait peu naturel. Apparemment, c'était dû à leur instinct narcissique profond. Cela, ils l'avaient démontré concrètement l'un à l'autre. Et, ce faisant, ils avaient prouvé théoriquement que la présence

d'un enfant chez eux aurait bouleversé leur vie. Ils n'auraient plus pu cultiver leur propre personnalité, auraient trimé pour l'élever et, au bout du compte, seraient devenus comme tout le monde et fort peu intéressants aux yeux de leur entourage. Aucun d'eux ne souhaitait un pareil avenir. Mark aurait réellement compromis sa carrière de procureur et Liza sa carrière de femme. C'est donc pour cette raison qu'ils faisaient très attention. Mark utilisait des préservatifs, d'une marque spéciale, achetés en Occident, dans des sex-chops, et quand il en avait assez, c'était Liza qui prenait la pillule, d'une marque spéciale également. Il leur arrivait très rarement de faire l'amour sans recourir aux contraceptifs : c'était quand l'orage des sens ne leur permettait pas de perdre un seul instant.

Le soir, après dîner, en sortant se promener ou en recevant chez eux, ils aimaient bien, eux aussi, potiner. Liza surtout. Mark avait des scrupules à cause de sa profession, bien que, naturellement, il fût en général mieux renseigné que sa femme.

8

On le captura un matin, alors qu'on le recherchait depuis plus de quatre jours. On le trouva exténué et presque évanoui, sur la toiture en terrasse de l'immeuble 66 / 2, adossé à une des cheminées. A le découvrir ce ne furent pas les policiers armés en civil, mais une vieille femme qui, à peine l'avait-elle aperçu en étendant son linge à la terrasse, n'avait pas pu s'empêcher de pousser un cri. Tous les habitants de l'immeuble, qui ne dormaient plus depuis quatre nuits, l'avaient bien entendu. On vit d'abord accourir les hommes armés de couteaux et de haches. Leur petite troupe, qui prit l'escalier d'assaut, faisait penser à une jacquerie quelconque. Derrière eux, venaient les femmes, elles aussi armées d'une manière ou d'une autre. Les enfants avaient été consignés dans les appartements et seuls un ou deux récalcitrants avaient osé en sortir. Quand la petite troupe eut accédé à la terrasse, la vieille femme montra d'une main la direction à prendre, pendant que de l'autre elle se cacha la vue. Les premiers à avoir encerclé la petite créature glaireuse, reculèrent aussitôt de quelques pas, puis ils se turent. L'un d'entre eux, pris d'un malaise soudain, s'appuya contre un autre. Un troisième, le seul à avoir gardé son sang-froid, cria aux femmes de se tenir à distance. Personne ne vint donc toucher à l'intrus. Celui qui avait interdit aux femmes de s'approcher, redescendit en vitesse pour téléphoner à la police, tout en rassurant ceux qui lui posaient des questions dans l'escalier.

– Je ne sais pas si c'est la personne que vous recherchez, mais nous avons découvert à la terrasse de notre immeuble un drôle de type, on dirait un petit homme, dit-il avant de raccrocher.

Les policiers arrivèrent à l'instant, ils encerclèrent d'abord la place devant l'immeuble, puis sommèrent les gens d'en évacuer la terrasse. Ils enveloppèrent l'étrange créature d'un drap blanc, puis la transportèrent sur une civière. Pendant qu'ils descendaient l'escalier, les habitants, intrigués, ne purent rien

deviner de précis sous le drap blanc, et n'en furent que plus sceptiques. Les portes entrebâillées se refermèrent sur le passage du dernier policier. Comme ils n'avaient donc rien vu d'insolite, les gens eurent hâte de remonter à la terrasse. Là, ils passèrent un bon moment à vitupérer contre la police et celui qui l'avait prévenue en les empêchant ainsi de jouir du spectacle. A la fin, quand ils allaient redescendre, un d'entre eux, qui était allé jusqu'au bout opposé de la terrasse, poussa un cri : « Ohé, regardez ! »

Il tenait au bout des doigts un long cordon de peau à moitié sèche et le faisait tourner de toute sa force. Les autres accoururent, mais s'en désintéressèrent aussitôt.

9

Marin Lebreff était chez lui quand il apprit que l'inconnu recherché avait été capturé. Ils s'habilla rapidement et se dépêcha de regagner son bureau. Il se plut à l'idée que ses hommes avaient enfin débrouillé ce mystère et pensa que ce succès pouvait être une chance pour lui : il serait peut-être promu commissaire de police. Sa vie durant, il s'était montré bien plus compétent que ses collègues, mais il avait souvent joué de malheur. De toute façon, désormais tout dépendrait de lui-même, de ses réactions face à l'inconnu, des renseignements qu'il obtiendrait de lui, de l'importance que revêtiraient ces renseignements, etc., etc. Ce dernier point, c'est-à-dire l'importance des renseignements en question, dépendrait aussi, en quelque sorte, de lui-même. Cela pouvait arriver dans la police, notamment dans des cas pareils. Rajouter certaines choses par ici, en modifier certaines autres par là, et les renseignements obtenus prenaient des nuances convenant aux supérieurs ainsi qu'à l'opinion publique en général. Il savait déjà que, pendant quelques jours, il serait très sollicité par les journalistes et que ses supérieurs ne cesseraient de lui téléphoner chez lui. « Il ne m'en faut pas davantage », pensa Marin Lebreff. Ensuite, il saurait manœuvrer pour tourner la situation à son avantage. En entrant directement en contact avec lui, les supérieurs de son commissaire à lui seraient sûrement en mesure de constater la différence de niveau entre son commissaire et lui-même. En tout cas, il mettrait au point son plan après avoir fait la connaissance de l'individu appréhendé.

Il entra dans son bureau et demanda à le voir aussitôt. L'agent de service lui dit qu'il le lui amènerait dès qu'il aurait fini de boire sa bouteille de lait.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de lait ? demanda Marin Lebreff, étonné.

– Quand il est arrivé, il s'est évanoui, répondit l'agent, mais, une fois revenu à lui, il a demandé à boire du lait.

– Ah bon ? s'exclama le chef de police.

– Puisque c'est un type recherché en toute priorité, nous avons pensé qu'il ne fallait pas le contrarier, dit l'agent, et nous avons envoyé quelqu'un acheter un litre de lait.

– Bon, d'accord, amenez-le-moi dès qu'il aura fini.

Quelques minutes plus tard, deux agents l'amènèrent en le tenant dans leurs bras. Ils le posèrent sur la chaise en face du bureau du chef et se mirent au garde-à-vous.

– Vous pouvez disposer, dit Marin Lebref, je n'ai plus besoin de vous.

Il garda le silence un bon moment et observa longuement cette créature-là. Au début, sa vue lui inspira de la répulsion, mais l'exercice de son métier lui avait appris à se maîtriser dans des cas pareils, surtout face aux prévenus. Il examina ses yeux mi-clos, sa tête trop grosse par rapport au buste, ses membres rabougris, son ventre gonflé et se rendit compte que cette créature était du sexe masculin. Puis son regard s'attarda sur la membrane blanche, crevée par endroits, qui l'enveloppait.

Entre-temps, l'Autre aussi avait regardé Marin Lebref et son bureau avec étonnement, bien qu'il eût déjà entendu parler de ce genre de bureau. Tout compte fait, Marin Lebref ne lui sembla pas méchant. Il avait un visage régulier, un regard doux et des lèvres bien dessinées.

Marin Lebref se rappela qu'il devait rompre le silence, ne serait-ce qu'en posant les questions banales propres à tout interrogatoire :

– Votre nom ? dit-il d'une voix grave et sur un ton à moitié tranchant.

– Je n'en ai pas, dit l'Autre d'une voix très aiguë.

Marin Lebref rit dans sa barbe :

– Votre nom, s'il vous plaît, répéta-t-il.

– Je n'en ai pas, dit l'Autre de la même voix.

Le chef regarda encore une fois les pieds du type assis qui n'arrivaient pas à toucher le plancher, et pensa recommencer en lui posant la seconde question de ce type d'interrogatoire :

– Votre date de naissance ?

– Je n'en ai pas.

– Je vous prie d'être sérieux et de ne pas oublier que vous vous trouvez dans une station de police.

Marin Lebref avait déjà pris un air sévère :

– Vos date et lieu de naissance sans perdre temps, car nous devons encore parler d'autres choses.

– Je vous l'ai déjà dit, je n'en ai pas. Quelqu'un qui n'a pas de date de naissance, ne peut avoir ni lieu de naissance, ni nom.

Cette fois, il avait parlé très vite d'une voix encore plus aiguë. Ses paroles agglutinées semblaient avoir dénaturé sa voix.

Pour la première fois de sa vie de policier, Marin Lebref commença à perdre patience en début d'interrogatoire. Il ne comprenait pas comment un être aussi inférieur pouvait répondre de cette manière. Mais son flair de policier compétent lui dictait la plus grande prudence. Il était évident qu'il avait devant lui une créature vraiment bizarre, aussi, petit à petit, trouva-t-il naturel que ses réponses également fussent bizarres. Il reprit donc sur un ton tout à fait calme :

– Je vous en prie, je suis le chef de police de cet arrondissement, je m'appelle Marin Lebref et il est de mon devoir de vous poser quelques questions car il y a des formalités à remplir. C'est là une simple procédure à suivre, d'ailleurs tout à fait normale. Je vous en prie.

Apparemment, la créature en face fut plutôt touchée par ce ton si calme et humain, peut-être parce qu'elle entendait pour la première fois de son existence quelqu'un lui parler ainsi. Elle repensa à l'injonction « Halte ! » et aux autres cris poussés par ses poursuivants pendant ces journées horribles, et se mit à parler avec douceur. Marin Lebref eut l'impression que sa voix devenait moins aiguë :

– Monsieur le chef ! J'étais sincère tout à l'heure quand je vous ai dit n'avoir ni nom, ni date de naissance, ni, naturellement, lieu de naissance. Ne soyez pas surpris. Vous êtes le premier à apprendre de ma bouche que je suis un être humain, ou quelque chose de semblable, venu au monde avant terme, un avorton, si vous voulez. Voilà toute mon histoire, je n'ai plus rien à ajouter. Pendant quelques jours, j'ai erré comme un fantôme par les rues, cherchant à survivre et si je vous ai fuis, vous et vos hommes, c'est que j'avais peur tout simplement. Puis, je me suis presque évanoui pour n'avoir rien mangé et vous m'avez retrouvé. C'est tout.

Marin Lebref sentit que ses yeux ne cessaient de s'écarquiller et, quand l'Autre se tut, il eut l'impression d'avoir l'air idiot. Il ne dit plus rien. Au prix d'un pénible effort, il essaya de prendre un air normal et y parvint seulement lorsqu'il réalisa que le meilleur moyen de s'en sortir, c'était, pour l'instant, de faire venir le médecin. Il décrocha le combiné d'une main légèrement tremblante et donna l'ordre d'aller chercher le médecin du commissariat.

10

Le médecin passa l'après-midi à examiner l'Autre et à faire faire des analyses au laboratoire. Celui-ci était très sage et patient. Le soir, il eut l'air quelque peu excédé et sceptique, surtout quand il se vit entouré par un groupe de médecins, les meilleurs de la ville.

Le médecin avait déjà fait part de son étonnement à ses confrères dès qu'ils leur avaient téléphoné, si bien que ceux-ci s'attendaient déjà à voir quelque chose d'intéressant. Toutefois, malgré leur flair, ils étaient à mille lieues de croire que celui qu'ils verraient serait l'individu suspect et spécialement recherché de la banlieue est. Ils étaient donc tous arrivés presque en même temps et avaient d'abord suivi l'exposé du médecin du commissariat. Ils avaient ensuite examiné l'Autre sous tous les aspects possibles et imaginables, d'autant plus que son cas était unique non seulement dans leur pratique, mais encore dans la littérature médicale étrangère qu'ils avaient consultée jusque-là. Après force gestes interrompus – lèvres pincées, lèvres retroussées, yeux écarquillés à la limite théorique du possible, nez allongés, oreilles dressées, joues arrondies sous la pression de l'air comprimé, veines jugulaires gonflées et bien d'autres distorsions

faciales –, les médecins finirent par souscrire à ce que leur avait dit au début, certes avec incertitude, leur confrère du commissariat : il s'agissait d'un enfant venu au monde cinq mois avant terme, par suite d'un avortement pratiqué ailleurs qu'à l'hôpital.

Ils passèrent deux bonnes heures à trouver les termes nécessaires pour formuler cette conclusion. En fait, aucun d'eux n'en fut entièrement satisfait, mais personne n'avait rien de mieux à proposer. Ils savaient tous que c'étaient là les termes les plus précis parmi tous les termes imprécis qu'ils avaient passés en revue.

Ils s'en allèrent perplexes, tandis que le médecin du commissariat courut chez Marin Lebref. Ce dernier l'attendait, affichant le même air idiot. Au moment où le médecin allait sortir, après avoir remis au chef son rapport d'expertise médico-légale, l'agent de service introduisit sans l'annoncer un inconnu qu'il présenta comme témoin de l'affaire toute récente.

– Il a apporté un objet important qu'il a trouvé sur le lieu de l'arrestation, dit l'agent en posant sur le bureau du chef quelque chose comme un paquet enveloppé dans un bout de journal.

Marin Lebref l'ouvrit. Le médecin qui était encore à ses côtés, vit aussitôt de quoi il s'agissait et dit :

– C'est le cordon ombilical de l'Autre.

11

Toute la ville était déjà au courant de la capture du type recherché, même ceux qui en avait ignoré jusque-là l'existence. Les gens attendaient impatiemment de lire les journaux, d'écouter les nouvelles à la radio ou de regarder les informations à la télévision. *Le Messenger*, *Le Journal du dimanche*, *De Temps en temps* et *Le Voyou*, ainsi que deux ou trois autres journaux de moindre importance, avaient envoyé leurs correspondants dès le lendemain matin au commissariat de police. On s'attendait, de la part du commissaire, à une conférence de presse, qui fut reportée à maintes reprises. Enfin, à midi, le commissaire entra dans la grande salle de son commissariat.

Il commença par brosser un tableau rapide, mais détaillé de la situation, puis il finit par déclarer, dans une phrase très coulante, qu'au fond la police avait essuyé un échec, mais que cela lui arrivait pour la première fois. Le commissaire avait bien pesé chacune de ses paroles pour éviter de déchaîner l'hilarité de la salle au moment où les journalistes et les autres apprendraient que tous, depuis le simple agent de police du début de cette histoire jusqu'au ministre de l'Intérieur lui-même, en passant par le chef de police de l'arrondissement concerné, l'escadron spécial envoyé par ce dernier et le groupe de policiers armés en civil, avaient passé plusieurs jours à traquer « un enfant venu au monde cinq mois avant terme, par suite d'un avortement pratiqué ailleurs qu'à l'hôpital ».

En fait, ce fut peine perdue : dans la salle l'hilarité fut irrésistible. Tous, correspondants et journalistes, cameramen et photographes, riaient à gorge déployée. Même les deux agents qui se tenaient immobiles des deux côtés de la porte, après s'en être retenus avec force contractions pénibles, finirent par pouffer de rire.

Dans ce climat, le commissaire se creusa la tête davantage et, après une tension nerveuse des plus éprouvantes, annonça en guise de conclusion :

– Compte tenu de la situation pas du tout agréable dans laquelle se trouve la police de notre ville, son commandement a décidé de relever monsieur Marin Lebref de ses fonctions de chef de police de la banlieue est.

Les journalistes ne furent nullement impressionnés par cette dernière nouvelle qui leur sembla comme calquée sur le modèle de certains clichés tels que « Lavez-vous les mains avant de vous mettre au travail », « Le travail, c'est la santé » et « La santé est le bien le plus précieux ».

12

Dans la rue, deux femmes se retournèrent, étonnées, sur le passage de Mark Lamairie qui avait relâché le nœud de sa cravate. Il avait une mine défaite et deux mèches de cheveux lui retombaient sur le front. Il rasait les murs, le dos voûté et les yeux baissés.

Il pénétra chez lui et, épuisé, s'affala sur le premier siège qu'il vit à côté de la porte. Il resta un bon moment immobile, mais, à la fin, il fit un effort et décrocha le téléphone.

– Je suis rentré et je t'attends. Fais vite,... je t'en prie, dit-il d'une voix saccadée.

– J'arrive. Je terminerai demain ce que j'ai sous la main, dit Liza Kopi à l'autre bout du fil.

En fait, elle ne tarda pas à le rejoindre. Mark Lamairie la vit enlever ses chaussures marron et souples en s'aidant de ses pieds, puis chausser ses pantoufles légères et montrer le bas de ses cuisses en se haussant pour accrocher sa veste. L'espace d'un instant, il se rappela tous les mots fous qu'ils se disaient en faisant l'amour, leur code secret de communication à ce sujet et la fameuse boutade qu'il avait lâchée deux jours après leur premier rendez-vous. Ç'avait été une boutade extraordinaire, un trait fantaisiste, jailli de sa bouche plutôt que de son esprit. « J'aurais voulu être à la place de ton slip », lui avait-il dit au moment où Liza sortait de chez lui pour la deuxième fois de sa vie. Il se souvint de son rire fantastique, qui l'avait inondé de la blancheur de ses dents, mais... sans plus. Il se rendit compte qu'elle s'était approchée et l'examinait avec étonnement. Il décida d'entrer aussitôt dans le vif du sujet.

– Je ne sais pas si tu es au courant, mais on l'a pris, ce type,... tu sais, celui qui, depuis une semaine, était recherché par la police et dont tout le monde parlait.

– Oui, j'ai su qu'on l'avait pris, mais c'est tout, répondit Liza froidement. Personne n'est venu aujourd'hui dans mon bureau.

– Il s’agit d’un avorton de quatre mois ou, comme le précise le rapport d’expertise médico-légale, d’un enfant venu au monde cinq mois avant terme, poursuivit Mark à mi-voix.

Liza Kopi laissa soudain échapper un petit cri qui déchira le silence comme une lame qui raye une surface dure et polie.

– Mon Dieu ! fit-elle.

– Mais il doit y avoir qui sait combien de femmes enceintes de quatre mois qui se sont fait avorter il y a une semaine, dit Mark rapidement, avant d’ajouter :

– En fait, je t’ai fait venir pour t’avoir à mes côtés, craignant qu’on ne te raconte n’importe quoi à ce propos.

– C’est terrible, dit Liza avant de se diriger vers la fenêtre.

Se sentant plutôt soulagé, Mark se renversa sur sa chaise, silencieux.

– Mais comment est-ce possible ? Un avorton qui marcherait tout seul ? Sornettes ! reprit Liza en rompant le silence, sur le ton de celui qui vient de faire une découverte importante.

– Mais voilà que c’est possible. Il est là, au poste de police, en chair et os. Les policiers lui achètent du lait chaque matin et lui font prendre un bain chaque soir. Il a été examiné par les meilleurs médecins de la ville.

– Si ç’avait été quelqu’un d’autre à me le dire, fit Liza, j’aurais éclaté de rire.

Mark se leva et gagna leur chambre à coucher. Liza était restée debout, à la fenêtre, l’air figé.

13

Luka se tenait dans un coin du *Lux*, une tasse de café devant lui, et lisait à haute voix à Pjetër l’éditorial du journal *De temps en temps*.

– Ecoute, ça, c’est le bouquet, cria-t-il, ils veulent absolument nous faire croire que c’est une histoire d’avorton. Les salauds ! On n’est pas des avortons, nous autres, et encore moins celui qui en a fait voir de toutes les couleurs à tout un quartier et qui donné du fil à retordre à toute la police. Ce type-là serait un avorton, alors que nous, qui n’osons pas contredire un flic dans la rue, nous ne serions pas des avortons. Quelle comédie !

Luka continuait de lire l’éditorial et d’échanger de temps en temps des répliques avec Pjetër. C’était encore tôt et dans le bar il n’y avait pas grand-monde. Les habitués affluaient vers onze heures, après avoir commencé leur journée de travail. Le premier à arriver après Luka, ce fut Bik, un écrivain téméraire. Ensuite, on vit apparaître R.S., Z.K., K.D. et A.D. Ils entrèrent presque à la queue leu leu, les yeux encore lourds de sommeil.

– L’homme s’occupe davantage de l’existence de ses semblables que de la sienne propre, dit Bik après avoir entendu Luka jusqu’au bout ou, plus exactement, quand celui-ci eut fini sa lecture à haute voix, de nombreuses théories le démontrent bien.

- Ce n'est pas tout, enchaîna K.D., l'homme n'a presque rien à voir avec lui-même.
- Personne ne saurait dire qui a lancé le premier telle ou telle idée dont on discute dans les cafés, ajouta Z.K.
- Notre malheur, c'est que nous ne pouvons nous occuper que des autres, dit A.D.
- Ce qui signifie, selon les théories évoquées par Bik, que ce n'est pas nous qui nous occupons des autres, mais les autres qui s'occupent de nous, déclara R.S., en ouvrant ainsi un débat assez tortueux.

On leur avait servi le café et tous lançaient de temps en temps des idées fort intéressantes. Ensuite, la conversation porta essentiellement sur l'avortement et tous furent unanimes à conclure qu'un avortement moral était plus compromettant qu'un avortement au sens propre du terme. Ils mirent un terme à leur discussion vers midi, lorsqu'ils virent arriver toutes sortes d'étudiants et d'élèves de terminale qui ne devaient pas entendre de leur bouche des propos pareils.

Les étudiants et les élèves de terminale commandèrent chacun un cappuccino, une boisson considérée depuis peu comme un moyen d'intégration léger, bon marché et efficace. Puis ils se concentrèrent pour la nième fois afin d'écouter Armstrong chanter son fameux tube *What a wonderful word !*

14

On prenait bien soin de l'Autre. Le plus obèse des policiers, un homme sur le retour de l'âge, père de cinq enfants, avait accepté de faire son service de nuit pendant une semaine. Il n'avait cessé de veiller à son chevet, lui avait fait régulièrement sa toilette et avait pourvu à tout ce dont il avait besoin. Au début, l'Autre avait certes refusé tout soin, mais le policier s'était vite aperçu qu'il était épuisé et avait besoin d'assistance. Ses collègues s'étaient donc cotisés pour lui acheter le nécessaire et, sur sa petite table, il y avait maintenant une douzaine de biberons et autant de fausses tétines. Dans la pièce, où il faisait bon, il y avait un lit à sommier plutôt creux, mais assez grand pour lui. Les policiers avaient apporté tout ce qui pouvait lui être utile. Il était un peu à l'étroit, mais les objets, surtout ceux en bois, lui procuraient un sentiment de bien-être.

Une semaine plus tard, il vit entrer le commissaire de police, qui, faisant semblant de sourire, lui annonça son transfert à l'hôpital, puisque là, les conditions de vie seraient bien meilleures pour lui. Par ailleurs, il avait besoin d'assistance médicale. Mais l'Autre, nerveux, sauta à bas de son lit et rappela au commissaire une des clauses les plus importantes de la Charte universelle des droits de l'homme, selon laquelle tout homme est libre de s'installer et de recevoir une éducation dans un endroit de son choix. Cette clause, ajouta-t-il, a été proposée par le deuxième concile du Vatican.

Le commissaire garda le silence un bon moment en s'en voulant d'être là. Il en voulut aussi à tous ceux qui se trouvaient mêlés à cette histoire. Il pensa à la recommandation que le ministre de l'Intérieur lui avait donnée hier au téléphone de satisfaire à toutes les demandes de l'Autre. Et il lui posa la question suivante :
– Bon, alors ! Mais où comptez-vous vous installer et recevoir une éducation ?
– Je n'y ai pas encore pensé, répondit-il, mais, pour le moment, je crois que ce serait bien pour moi de vivre dans une bonne famille du centre-ville, ajoutant aussitôt d'un ton tranchant : – Je n'arrive pas à gober les banlieusards.
Le commissaire ne s'attendait pas du tout à une réponse pareille, et le policier, qui se tenait au garde-à-vous, encore moins.

15

Marin Lebref regardait comme engourdi son fils en bas âge qui jouait dans sa chambre depuis le départ de la nourrice. Elle ne reviendrait peut-être plus, car, vraisemblablement, il n'aurait pas de quoi la payer. La garde de son enfant lui avait toujours coûté la moitié de son traitement. En fait c'était une bonne nourrice : avec elle, il n'avait jamais eu à se soucier de son fils. Ce jour-là encore, avant de partir, elle lui avait laissé entendre qu'elle pouvait continuer à garder le petit, même à titre gratuit. Mais il ne fit que la remercier, car il était sûr de n'avoir plus un besoin urgent de ses services.

Maintenant il ne pensait qu'à trouver une solution au problème de son fils, mais tout le poussait à le confier définitivement à sa mère, son ancienne épouse. Cette idée l'éprouvait cruellement. A vrai dire, à cause de son travail, il s'était peu occupé de son enfant, mais quand il était resté près de lui, il n'avait eu d'yeux que pour lui. Ils dormaient tous les deux dans le même lit, notamment en hiver, quand son petit se blottissait contre sa poitrine. Il était douloureusement obsédé par l'idée qu'ils devraient bientôt se séparer. D'autre part, cette maudite ville avait de ces habitudes insensées ; par exemple, le divorce n'y était pas vu comme une simple interruption de la vie conjugale, mais comme une rupture totale, irréversible, parcourue par la grosse corde de la haine, qui signifiait une absence complète de communication non seulement entre les anciens conjoints, mais aussi entre leurs proches, leurs cousins et leurs amis. Il s'en fallait de fort peu pour que ceux qui avaient passé tant d'années sous le même toit, à la même table et dans le même lit, ne deviennent des ennemis mortels. Jusque-là, son ex-femme ne venait voir son fils et le promener que l'après-midi, quand Marin Lebref était de service. Elle connaissait par cœur ses horaires et il ne leur était jamais arrivé de se rencontrer, ne serait-ce que l'espace d'une seconde... Lui aussi, il avait toujours pris soin de parer à une éventualité pareille. Mais maintenant une entrevue leur était inévitable. Elle devait lui faire cette concession pour le bien de leur fils. Après y avoir longuement réfléchi, Marin Lebref commença à s'habituer à cette idée.

Bien qu'assaillis de nombreux doutes et très préoccupés, ils décidèrent enfin d'aller le voir. C'était Liza qui avait insisté davantage. Pour la première fois de leur vie, ils passaient de longues heures à rester couchés sur le dos, les bras croisés sous la nuque. Ils étaient à mille lieues de vouloir faire l'amour. A chaque instant, le mécanisme parfait qui faisait aller les choses chez eux, se détraquait un peu plus. Son ressort s'était cassé, plus exactement. Ils savaient bien ce que cela pouvait signifier.

Mais, à la fin, c'était Liza qui avait tranché et, chose inouïe, elle intima à son mari l'ordre de rendre visite à la pauvre créature. Incapable de la contredire, Mark lui obéit sans murmurer.

Il s'habilla simplement, choisissant une tenue presque décontractée, et partit le voir avant d'aller à son bureau. Il ne savait même pas s'il serait capable de travailler ce matin-là. Au moins en avait-il l'intention.

Certes, au commissariat tout le monde le connaissait. Il s'y rendait souvent pour des raisons professionnelles. Le policier obèse, les yeux rougis, insista pour que Mark n'entrât pas tant que l'Autre dormait.

– Quand doit-il se réveiller ? lui demanda Mark Lamairie.

– Normalement, dans deux heures, lui répondit le gros bonhomme après avoir peiné à lire l'heure sur sa montre de poche.

– Je voudrais juste lui jeter un coup d'œil, dit Mark d'une voix douce.

– Comment, un coup d'œil ? s'exclama l'autre qui savait fort bien que, une fois en face d'un prévenu, tout procureur lui faisait subir un interrogatoire qui pouvait durer des heures sans que personne n'osât les déranger.

– Oui, juste un coup d'œil, ça me suffit, répéta Mark Lamairie d'une voix encore plus douce.

Le policier, qui avait eu tant de mal à lire l'heure sur sa montre de poche, discerna sur le visage du procureur une expression d'extrême douceur confinante à la douleur, et, dans sa voix, un ton presque suppliant. Il fut donc touché dans son cœur devenu plus sensible ces derniers temps et, tel l'écuyer d'un chevalier, résuma toute sa noblesse d'âme dans le geste qu'il fit pour laisser passer Mark Lamairie le premier.

Ils entrèrent donc tous les deux dans la pièce (le policier s'était juré de ne permettre à personne d'y rester tout seul). Mark Lamairie s'approcha et observa le profil l'Autre. Il frémit aussitôt comme un cheval qui s'ébroue. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute : la petite créature couchée sur le côté ressemblait, de profil, à sa femme, Liza Kopi. Ou, du moins, c'est l'impression qu'il eut à première vue, mais, même après, il en fut de même. De toute façon, Mark Lamairie finit par se ressaisir et sentit le ver du doute se glisser dans son esprit et se mettre à le ronger. C'était dû à sa profession. Il s'en rendit aussitôt compte.

– Pourriez-vous le retourner sur le dos, mais en faisant très attention ? demanda-t-il au policier en s'empressant d'ajouter : – Je vous aiderai, bien sûr.

Le policier n'avait plus le cœur à le contredire, du moment qu'il l'avait introduit dans la pièce, aussi se mit-il l'index sur les lèvres avant de dire :

– D'accord, mais tout doucement.

Ils le retournèrent avec tant de douceur, si prévenants, que même une mère de dix enfants les aurait enviés. Mark Lamairie pouvait maintenant le contempler de face. Il le dévisagea à maintes reprises, minutieusement. C'était évident. L'Autre était tout le portrait de Liza Kopi et, naturellement, son enfant à lui.

– C'est un garçon ?

– Oui, c'est un garçon, dit le policier, à voix haute déjà.

17

Après son entrevue avec l'Autre, le commissaire de police passa une période d'indécision. Il réfléchit longuement à la proposition ou à la décision de l'Autre de vivre dans une famille comme il faut du centre-ville, mais ne put aboutir à aucune conclusion. Car c'était impossible. Le pays vivait déjà à l'heure d'une démocratie consolidée et il était inconcevable d'envisager de le placer d'office dans une famille citadine. Tout ce qui lui semblait plausible, c'était de lancer un appel dans les médias pour que tel ou tel habitant de la ville adoptât volontiers l'Autre ou, au moins, acceptât de prendre soin de lui. Au fond, cette idée n'était pas mauvaise. Il avait également consulté le ministre de l'Intérieur qui ne l'avait pas rejetée. Bien entendu, il n'en avait pas été enthousiasmé, mais enfin !

Après son entretien avec le ministre, le commissaire n'avait pas perdu son temps. Il s'était calé dans son fauteuil et avait dicté à sa secrétaire :

« *Honorables citoyens,*

Comme nous le savons tous, la personne recherchée dans la banlieue est a été appréhendée par les forces de la police. Elle se trouve actuellement en lieu sûr et ne présente aucun danger public. Bien au contraire, son état de santé ne cesse de s'améliorer et elle devient chaque jour plus intelligente. Fort de ces progrès, elle souhaite vivement vivre dans une des familles qui habitent au centre-ville. Son vœu est conforme à toutes les chartes universelles des droits de l'homme et aux obligations qui en découlent sur le plan international. Dans ce contexte, la police de votre ville vous prie, très respectables et honorables citoyens, de mettre la main sur la conscience et d'accepter cette merveilleuse créature au sein de votre famille. Dieu sera avec vous.

Le commissaire de la police »

Puis il avait donné l'ordre à sa secrétaire d'en faire un certain nombre de photocopies à distribuer d'urgence à tous les médias. Mais, dans le même temps, il ne croyait pas du tout qu'il y aurait quelqu'un d'assez fou pour répondre à son

appel. Sa secrétaire avait, elle, fait preuve d'optimisme en disant qu'il y aurait peut-être un couple sans enfant ou à qui Dieu n'avait donné que des filles en grand nombre.

Quoi qu'il en fût, cet appel avait été aussitôt publié dans la presse et transmis par la radio et la télévision. A vrai dire, cela avait rappelé aux gens l'événement loufoque qui avait mis en émoi leur ville, contribuant ainsi à accroître leur bonne humeur et leur scepticisme quant aux capacités intellectuelles de la police.

18

Z.K. et K.D. s'étaient mis presque en même temps à calculer quand l'étrange créature aurait dû naître. Ils avaient demandé au patron du *Lux* de quoi écrire et, plus sérieux que jamais, s'évertuaient à dresser l'état civil du type en question. Mais ils n'y arrivaient pas. K.D. dit alors que l'unique piste à suivre serait de consulter le numéro du *Messenger* où l'on avait annoncé l'apparition, pour la première fois en banlieue, de ce type-là. Par bonheur, R.S. et A.D. se montrèrent sur le pas de la porte juste à ce moment-là.

– Allez vite à la bibliothèque chercher le numéro du *Messenger* qui parle de l'inconnu de la banlieue est, leur dit Z.K. sur un ton presque autoritaire.

R.S. et A.D. échangèrent un regard étonné et voulurent s'asseoir sans lui répondre.

– Je vous dis d'aller chercher ce journal, puisque on est arrivé à un point culminant, poursuivit Z.K.

– De quoi s'agit-il ? demanda enfin A.D.

– On cherche à déterminer à quelle date le type serait né, dit K.D. à mi-voix, mais on n'y arrivera pas sans le journal.

A.D. se leva sans rien dire et sortit. Sur le pas de la porte, il se retourna et lança :

– Le café, c'est vous qui me l'offrez.

R.S. se rapprocha lui aussi de la table et se mit à regarder les gribouillages faits sur du papier d'emballage. Vouloir déterminer la date de naissance du fameux type, lui parut intéressant. Comme il n'entrevoit aucune autre solution du problème, il souscrivit aussitôt, ce qui lui arrivait très rarement, à l'idée de consulter le journal.

A.D. revint peu après et dit que le journal en question était du 12 mars, c'est-à-dire postérieur de deux jours à la date de son apparition. Il voulait dire par là que l'avortement aurait dû avoir lieu le 10 mars.

Ils se mirent alors à faire leurs calculs en tenant compte de l'expression « un enfant venu au monde cinq mois avant terme » figurant dans le rapport d'expertise médico-légale ; ensuite, partant du 10 mars, ils remontèrent cinq mois pour aboutir au 10 août. Or, ils sentirent que quelque chose n'allait pas dans leurs calculs. Par exemple, devaient-ils compter trente jours pour chaque mois, ou trente pour les mois d'avril et de juin, et trente-et-un pour ceux de mai et de juillet ? Cela les préoccupa énormément, car il en résultait que le type aurait pu

naître soit le 13, soit le 10 août. Par ailleurs, dans leur raisonnement, ils butaient aussi sur quelques autres difficultés. R.S. déclara que le type aurait pu faire apparition en banlieue quelques jours après que sa mère s'était fait avorter, si bien que leurs calculs manqueraient toujours de précision. De toute façon, après une longue discussion incertaine, ils convinrent de considérer le 10 mars comme le jour de sa venue au monde. Mais tout faillit être remis en cause par la question que posa brusquement A.D. :

– Et s'il avait dû naître deux mois avant terme ?

Tous demeurèrent interdits et ne firent que vider, silencieux, leur tasse de café.

– Cette probabilité est infime, dit enfin K.D., nous n'avons donc pas à la prendre en considération.

Là, Pjetër, tout oreilles depuis le début, intervint en disant qu'il y avait même des enfants qui naissaient un mois avant terme, mais les autres furent unanimes à le contredire, car ils étaient sûrs que, même théoriquement, un pareil cas de figure était rare.

Ils se turent à nouveau, cette fois pendant un bon moment, tellement ils se sentaient fatigués par leur discussion.

– Tout compte fait, observa Z.K., l'exception confirme la règle et nous ne devons pas prendre en considération les exceptions. Ce type est lui-même une exception et il n'y a aucune raison pour y en ajouter d'autres.

Cela leur sembla être la meilleure remarque faite jusque-là et ils ne s'attardèrent plus sur ce sujet. Ils décidèrent donc que, normalement, le 10 août aurait dû être sa date de naissance.

19

Vingt jours après avoir été licencié, Marin Lebref se rendit réellement compte qu'il manquait d'argent même pour se nourrir. C'était cela, sa vie. Il n'avait jamais pu mettre un sou de côté et il n'avait non plus jamais pensé qu'il aurait dû faire des économies. Son traitement avait toujours été celui d'un petit fonctionnaire, des gens astucieux en avaient fixé le montant pour qu'un chef de police ne dépassât pas un certain niveau de vie. D'autre part, dans l'exercice de sa profession, il n'avait jamais pu se passer de cigarettes, d'un verre d'alcool pendant les froides nuits d'hiver. Enfin, Marin Lebref était un homme généreux. Il avait toujours répugné à l'idée que ses subalternes pussent lui offrir même un café. En fait, toute sa vie durant, il n'avait eu autour de lui que des gens pareils. Il avait rarement eu l'occasion de fréquenter ses supérieurs et n'avait pas rechercher leur compagnie.

Ce n'est donc que vingt jours après son licenciement qu'il se rendit à l'évidence : il devait confier son fils à sa mère. Ce soir-là, il l'arracha à ses jeux et le prit sur ses genoux. Il se mit à lui caresser les cheveux de sa grosse main et, pour la première fois après si longtemps, il lui parla de sa mère, de ses proches à elle, de sa maison à étage entourée d'une cour à grille, de son petit chien à poil long, de

la margelle du vieux puits au milieu de la cour, de la marmaille qui jouait sur le terrain d'à côté, de la mer toute proche, des barques au bord de l'eau, et de toutes sortes d'histoires qui pouvaient arriver au milieu de tant de choses intéressantes. Il s'aperçut, tout en parlant, qu'il serrait son fils toujours plus contre lui. Soudain, il se sentit fatigué. Il avait peine à respirer et s'aperçut que quelque chose comme une goutte d'eau lui glissait sur la joue. Il la toucha doucement et la cueillit sur son index. Puis, d'instinct, il porta la main aux yeux et comprit, pour y avoir rencontré d'autres gouttes, qu'après tant d'années, il était en train de pleurer. Il voulut déplacer son fils, mais remarqua qu'il dormait déjà, blotti dans son giron, comme pendant certaines nuits d'hiver.

20

Ils avaient hâte de sortir de chez eux et mirent à peine dix minutes pour faire leur toilette et s'habiller. Liza Kopi se sentait épuisée et les cernes de ses yeux confinaient à ses pommettes. Même les professeurs de la Faculté s'étaient aperçus, en entrant dans son bureau, qu'elle n'était pas en forme. Quant à Mark Lamairie, les femmes de la grand-rue s'étaient déjà habituées à ne plus le voir tiré à quatre épingles. Pourtant, il les impressionnait encore et certaines d'entre elles disaient que, comme cela, il semblait encore plus sexy.

A peine rentré de sa visite au commissariat, Mark Lamairie avait dit à sa femme que l'enfant (c'est ainsi qu'il l'avait appelé) lui ressemblait à elle et que, tout bien considéré, ce devait être le leur. Ensuite, il s'était livré à quelques calculs qui lui avaient permis de remonter à peu près à l'époque où elle s'était fait avorter pour se débarrasser de l'enfant qu'ils avaient conçu accidentellement. Le seul point sur lequel Liza le contredisait, c'était qu'elle s'était fait avorter à l'hôpital et non pas chez une faiseuse d'anges, comme le laissait entendre le rapport d'expertise médico-légale. En outre, ç'avait été une interruption de grossesse tout à fait légale, qui avait eu lieu quatre ou cinq jours après la promulgation, par le parlement, de la loi sur l'avortement. Mais Mark Lamairie s'était efforcé de la convaincre qu'une expertise n'était pas parole d'évangile et que, par son expérience longue de plusieurs années, il connaissait des centaines de cas où des données plus sûres, des faits têtus avaient démenti les résultats des meilleures expertises médico-légales. D'autre part, avait-il précisé, l'hôpital où elle s'était fait avorter, se trouvait justement en banlieue et Dieu seul savait ce qu'on y faisait des avortons.

L'esprit éprouvé de Liza Kopi était complètement impuissant à soutenir de pareils débats. Elle avait donc fini, sans opposer la moindre résistance féminine, par s'écrouler dans un coin de la chambre ; après un bon moment, elle avait tendu la main pour prendre le journal qui avait publié le communiqué de la police. Mari et femme l'avaient relu pour la nième fois et, à chaque relecture, Mark Lamairie pensait à la petite créature qu'il avait vue dormir tantôt sur le côté, tantôt sur le dos.

Il n'était plus question chez eux de faire l'amour. Ils passaient leurs nuits au même rythme que les vieilles locomotives à vapeur ou en haletant comme des haridelles effarouchées. D'habitude, Mark s'endormait aussitôt pour se réveiller aux premières lueurs de l'aube, juste au moment où Liza succombait enfin au sommeil. D'une certaine manière, chacun pouvait regarder l'autre dormir et gérer tout seul son angoisse. L'après-midi, ils ne recevaient personne et, bientôt, leurs amis se rendirent compte qu'il était plus raisonnable de ne pas les déranger. C'est seulement plusieurs jours plus tard, un matin où, chacun de son côté, ils avaient décidé de ne pas aller à leur bureau, que Mark Lamairie dit dans le vestibule de sa voix de basse :

– On l'amène chez nous !

Liza, brûlant d'impatience, comme les jeunes filles qui, à peine ont-elles entendu les mots « Je t'aime » de la bouche de leur bon ami adoré, répondent sur-le-champ « Je t'aime, moi aussi », avait aussitôt répliqué :

– Oui, on l'amène !

Ils s'approchèrent spontanément l'un de l'autre pour se rejoindre sur le pas de la porte.

– Ce sera pour demain, dit Liza, parce qu'aujourd'hui je ferai le ménage et je préparerai tout.

– C'est entendu, demain, répondit Mark et il la prit doucement, très doucement, par la taille, comme si c'était la première fois.

21

Au *Lux* les affaires allaient de mal en pis et, depuis longtemps, Pjetër pensait déposer son bilan. Du moins pour un certain temps. L'été, le vrai, était là et les étudiants comme les bacheliers étaient rentrés chez eux ou fréquentaient déjà chaque jour les plages. Les faux habitués, qui constituaient la majorité des clients, avaient eux aussi disparu à peu d'exceptions près. Seuls venaient les habitués fidèles, obligeant parfois tel ou tel de leurs amis à les suivre. Luka aussi, se montrait rarement. Non qu'il eût renoncé à fréquenter les bars, mais il préférait les cafés à terrasse ou à jardin, où mille possibilités s'offraient à lui pour contempler toutes sortes de cuisses fantastiques.

Seuls R.S., Z.K., K.D. et A.D. venaient chaque jour à la même heure, comme s'ils se livraient à un rituel de tribus païennes. Les autres, c'étaient des clients de passage. Mais eux aussi, sachant apparemment qu'on n'y buvait que du café, ne se hasardaient à commander ni boissons rafraîchissantes, ni thé au citron, ni cappuccino, et encore moins biscuits ou cigarettes. Cela ne pouvait plus durer. Le fisc n'omettait jamais, au début du mois, de réclamer ce que cafetier lui devait, de même que la compagnie d'électricité.

Un jour, Pjetër avait failli envoyer son poing dans la figure d'un adolescent inconnu, qui, plusieurs feuillets à la main, était venu lui demander de sponsoriser la publication de son premier recueil de poèmes. Heureusement,

K.D. s'était trouvé là et il avait fait un bond pour lui arracher des mains le jeune garçon.

Le *Lux* ferma à la fin de juillet. Mais, fort de l'instinct de l'homme qui ne se rend pas facilement, Pjetër avait accroché derrière la porte vitrée un écriteau en carton d'emballage : « *Fermé pendant les vacances* ».

22

Il fut très surpris d'apprendre qu'une famille habitant au centre-ville voulait bien l'adopter. Il n'avait jamais cru à cette éventualité, même si, confiant dans ce qu'il faisait, il avait fait part de son intention au commissaire sur un ton tranchant. C'est son ami, le gros policier, qui lui apprit la nouvelle. Celui-ci, la mine défaite, était entré dans sa chambre pour tout lui dire sans quitter sa montre des yeux. Puis, il s'était assis au coin de son lit et avait ajouté, les yeux presque en larmes, que le mieux, c'eût été que ce fût lui-même à l'adopter, mais que, par malchance, il avait déjà cinq enfants, son traitement était insuffisant, sa femme sans travail et, pour comble de malheur, il habitait en banlieue. L'Autre se montra très compréhensif et tâcha de rassurer le gros bonhomme en lui disant qu'ils se reverraient, qu'il pouvait venir lui rendre visite à tout moment et que leur amitié s'épanouirait normalement. C'est seulement après un long silence, qu'il demanda au policier :

– Mais qui est-ce qui m'adoptera ?

– Ah, oui, fit le policier, j'allais oublier. C'est Mark Lamairie, un procureur, homme distingué. De lui, on ne dit pas de bien, ni de mal non plus, mais du moment qu'il a décidé de combler ton vœu, c'est sûrement une personne digne de louanges. Quant à sa femme, elle est avenante (là, le gros bonhomme eut la moustache frémissante), ordonnée et je pense qu'elle sera une bonne mère pour toi.

– Et leurs enfants ? demanda à nouveau l'Autre.

– Leurs enfants ? Ils... ils n'ont pas d'enfants... c'est toi qui seras leur enfant. Ce n'est pas merveilleux ?

Mais le visage de l'Autre s'étaient déjà rembruni légèrement à l'idée qu'il pourrait avoir du mal à s'entendre avec des gens n'ayant pas d'enfants. Juste à ce moment-là, on frappa à la porte. Le gros bonhomme se redressa aussitôt, remit son képi et se dépêcha d'ouvrir. Il se trouva face à Mark Lamairie et aperçut, au bout du couloir, la silhouette de Liza Kopi.

– Veuillez patienter une minute, dit-il, le temps que je l'habille.

Il rentra, referma la porte et dit à l'Autre :

– Ils sont là. Maintenant, on se lève tout doucement, on s'habille et je t'accompagne à la cour. Tu es d'accord ?

– D'accord, répondit l'Autre.

Une fois dehors, ils vit une file de policiers dans l'escalier qui l'embrassèrent sur le front et dont le dernier lui remit une grosse boîte – c'était leur cadeau – que le

La maison de Mark Lamairie devint, dès le lendemain de l'arrivée de l'Autre, un lieu de pèlerinage. Toutes sortes de gens venaient présenter leurs vœux. Les premiers à franchir le seuil avaient été les voisins. Ils avaient frappé à la porte et dit aussitôt qu'ils venaient voir le bébé et féliciter ses parents. Y affluèrent ensuite des collègues de Liza et de Mark, nombre de leurs cousins proches et lointains. Les autres visiteurs, ce furent des hommes d'Etat, des officiels de haut rang, des représentants de partis politiques, de fondations, d'organismes de bienfaisance, d'organisations internationales comme l'UNICEF, la FAO et le CUM, qui avaient des délégations permanentes dans la ville, ainsi que des représentants des trois communautés religieuses les plus importantes, sans oublier ceux des Baha'i, des Témoins de Jéhovah, de l'Eglise du Christ et de l'Eglise du Samedi, entre autres. Les représentants de toutes ces institutions religieuses étaient venus très nombreux afin de congratuler chaleureusement ce couple qui avait eu le grand courage civique de secourir un futur concitoyen, une innocente créature, un présent du Ciel, un enfant qui deviendrait citoyen de l'Europe unie, etc., etc. Les épithètes employées variaient en fonction de la place qu'ils occupaient dans leurs hiérarchies. Il y eut également une troisième catégorie de visiteurs venus autant dire d'un ailleurs problématique, qu'on n'avait jamais vus ni connus, qui, poussés par une curiosité excessive, se donnaient rendez-vous sur différentes places de la ville, se cotiser dans la mesure de leurs modestes moyens, achetaient des cadeaux et se hâtaient d'aller chez Mark Lamairie. Souvent, il arrivait aux groupes de visiteurs de se croiser dans la rue, de s'interpénétrer même, créant ainsi un effet de mosaïque.

Mark Lamairie n'osait surtout pas manifester le moindre sentiment de gêne face à cette invasion de visiteurs. Liza non plus. Ils se contentaient de se tenir au bout de leur vestibule, alors que les gens, installés en maîtres dans toutes les pièces de leur maison, se délectaient à causer les uns avec les autres.

L'Autre avait refusé de se montrer avant que la foule des visiteurs ne s'en allât, ou, pour être plus précis, avant qu'elle ne s'éclaircît. Il restait dans sa chambre à laquelle seuls Liza Kopi et Mark Lamairie avaient accès. Ils se méfiaient de la foule. Cette allergie qu'il avait contractée en banlieue, résurgissait en lui de temps en temps, surtout quand il entendait des voix féminines. Pendant les dix premiers jours du mois d'août, le nombre de visiteurs avait sensiblement diminué; maintenant ne venaient plus que des femmes qui, profitant de l'événement, étaient heureuses de voir de près Mark Lamairie, leur ancienne idole, ou des hommes – bacheliers, étudiants et hommes âgés – désireux de contempler de près la beauté de Liza Kopi. Mais il y en avait qui venaient plutôt parler avec

Mark d'affaires judiciaires, ou avec Liza d'inscriptions à la Faculté des Lettres. L'Autre se méfiait de moins en moins de cette catégorie de visiteurs pour la bonne raison que leur regard ne s'attardait pas du tout sur lui.

Le 10 août, vers huit heures du matin, R.S., Z.K., K.D. et A.D. vinrent frapper chez Mark Lamairie. Ils avaient l'air si fatigués que Mark, en leur ouvrant, faillit ne pas les reconnaître. C'étaient ses amis d'autrefois, mais cela faisait peut-être des années qu'ils ne s'étaient pas vus d'aussi près.

– Comment allez-vous ? dit Mark. Entrez, donc.

– Non, merci, répondit R.S. d'une voix cavernale, ce n'est pas pour vous rendre visite comme les autres que nous sommes là.

Mark fut frappé par cette réponse quelque peu saugrenue de ses vieux amis.

– Nous sommes tout simplement venus vous adresser toutes nos félicitations : votre bébé aurait dû naître aujourd'hui, dit K.D.

– Aujourd'hui ? bredouilla Mark.

– Oui, et nous lui souhaitons longue vie, que tous ses rêves deviennent réalité, dit A.D.

– Vous en êtes sûr ?

– De quoi, donc ? demanda Z.K.

– Qu'il aurait dû naître aujourd'hui ?

– Mais oui, crièrent-ils d'une seule et même voix. Nous avons fait tous les calculs nécessaires. Longue vie à votre fils !

– Vous allez absolument rentrer, dit Mark, Liza sera très heureuse de vous voir, notre fils aussi.

Ils n'hésitèrent plus et entrèrent. Ils virent et Liza, et l'Autre. Ils leur présentèrent leurs compliments et goûtèrent, pendant une dizaine de minutes, à l'étonnement de Liza, alors que l'Autre ne témoigna aucune marque de surprise. Dès qu'ils avaient évoqué le jour de sa naissance, il les avait regardés avec un profond dégoût.

– Avez-vous pensé à lui trouver un prénom ? demanda A.D. au couple.

Mais Mark et Liza n'eurent pas le temps d'ouvrir la bouche pour lui répondre, car l'Autre, s'étant détaché de leurs bras, plana un instant dans l'air pour disparaître à jamais.